

25. Ferme ta gueule, répondit l'écho...

Il y avait beau temps que la paroisse de Montélian n'était plus qu'une étape dans la tournée qu'effectuait le prêtre qu'on y avait affecté. Le vieux chœur de l'église ne palpitait plus qu'une fois par mois ; parfois plus lorsque les petites veuves venaient y enterrer l'une des leurs.

Mais la révélation du miracle grâce auquel Joseph Barberaz avait échappé à l'écrabouillement fatal au passage à niveau 534, au bas de la côte de Fourachaux, fut comme la décharge d'un défibrillateur.

Dans la précipitation, le diocèse missionna un jeune prêtre portoricain, Don José Manuel de la Pasión del Cristo, qui se présenta à la mairie par courtoisie mais aussi parce qu'il avait vu l'état de délabrement de l'église dont le toit ne manquerait pas de s'effondrer au premier Ave Maria d'une assemblée de fidèles moyennement fervente.

Le maire se souvint alors de l'église en ruine, se rendit sur place avec ses adjoints, constata l'état de dégradation, fit ses comptes et ordonna de barrer l'entrée du porche pour en interdire l'accès car il avait bien assez d'emmerdements.

Cependant, pour rendre sa courtoisie à Don José, il lui proposa de poser son culte dans la salle polyvalente de la commune qui lui coutait déjà un bras pour l'entretien annuel.

Le prêtre s'y rendit. Il fit des essais de micro qui le convainquirent que ce n'était pas l'acoustique plate de cette pauvre salle qui l'aiderait à plonger ses fidèles dans la transe mystique par laquelle il voulait les faire retrouver la foi des prosélytes.

Sans écho, la Parole, avec un grand P, n'était plus que des paroles et les paroles n'étaient plus que des mots, comme les perles d'un chapelet rompu. Alors qu'avec le grommèlement des murs de l'église qui venait renchérir sur le propos, on pouvait prêter foi à l'usine à gaz de la théologie et s'arracher à la pesanteur de la

superstition par le chant liturgique.

Le chuchotement des profondeurs obscures stimulait l'acceptation du Mystère, sans lequel tout homme d'église se voit comme le con qu'il est quand il se regarde dans la glace, le matin, en se rasant. Aucune stimulation à espérer de la salle polyvalente de la commune de Maulieu. Ou alors en y mettant de la mauvaise foi.

Don José accepta néanmoins d'y célébrer sa messe momentanément mais se mit aussitôt à la recherche d'un plan B avec l'aide des fidèles les plus allumés de la paroisse qui entendaient faire mousser le miracle tant qu'il restait encore des bulles.

Il visita des granges et des hangars, des ateliers désaffectés et des gares de triage qu'il rejeta avec agacement les uns après les autres jusqu'au jour où ce gros type qui avait fait péter le miracle, je parle de Joseph Barberaz, vint le trouver un peu gêné pour lui dire qu'il avait peut-être quelque chose à lui proposer.

Effectivement, Joseph lui fit découvrir la carrière souterraine abandonnée entre Montélian et la Sous-Préfecture, en lui taisant qu'il s'y arrêtait tous les matins pour chier.

Quand il la vit, Don José tomba à genoux, se frappa la poitrine, se lacéra le visage tant et si bien que Joseph crut qu'il avait encore fait une connerie.

– Las catacumbas ! La Iglesia del Deserto ! sanglotait Don José et la caverne lui renvoya l'écho de ses sanglots.

– Ça raisonne, hein ? s'excusa Barberaz, en taisant quelle occupation profane lui avait fait découvrir comment interpeler l'écho !

Don José se mit aussitôt au travail. Il débarrassa la caverne des crottes de renards et d'un autre mammifère. Peut-être un ours, vue la taille des rondins. Il installa l'autel, orna les murs des icônes et des statues dont le maire lui permit de débarrasser l'église en ruine, installa l'harmonium, des bancs et des chaises, et des prie-Dieu.

Il empila des parallélépipèdes de pierre taillée afin de se constituer une chaire. Sur les murs, il tagua à la bombe des scènes du miracle de Fourachaux. On pouvait voir une Sainte-Vierge, d'un

bleu Camping Gaz, écrasant la locomotive comme la tête aux yeux lumineux d'un gigantesque serpent noir entortillé de rage.

Sur une autre scène, on pouvait voir la Vierge, l'auréole en mode gyrophare, brandissant une lanterne rouge pour alerter le chauffeur du camion. On voyait aussi Antoine Quirieux, le garde barrière irresponsable, vautré sur un sofa oriental regardant des film profanes à la télé dans son salon au lieu de faire son boulot ou encore, un Barberaz ascétique au regard fiévreux d'un Savonarole, à genoux aux pieds de la Vierge pendant que les démons s'emparaient de l'employé des chemins de fer pour lui faire passer un mauvais quart d'heure.

Mais ce que personne ne savait, c'est qu'un autre être humain fréquentait cette caverne. C'était un professeur de la faculté de Grenoble qui occupait une chaire, lui aussi, celle d'éthologie animale et humaine. Cela faisait six ans qu'il avait posé ses micros et caméras infra rouge dans le site et qu'il voyait se succéder des générations de renards et d'étrons de Joseph.

En effet une communauté de renards avait établi sa résidence dans cette carrière souterraine abandonnée. Les renards n'avaient rien trouvé à reprocher à Joseph qui venait y poser sa pêche. Il n'était pour eux qu'un animal de plus à fréquenter ces aires. Ce n'était ni un prédateur ni un concurrent dans la chasse aux musaraignes, mulots des champs et autres campagnols dont ils faisaient leur ordinaire.

D'ailleurs, quand ce dernier avait tourné les talons et remonté son pantalon, ils venaient renifler ses fèces, ce qui leur confirmait ce que je viens de dire : il se nourrissait vraiment de n'importe quoi, ils n'avaient rien à redouter.

Le travail que s'apprêtait à présenter le professeur Goupil allait faire du bruit : il envisageait de démontrer que les renards honoraient leurs ancêtres. En réalité, il avait découvert qu'ils ne remontaient pas au-delà du grand-père car leur gamme de glapissements était trop limitée pour enrichir leur culture orale.

Le géniteur du groupe social se glapissait “ Papoutch ”, jusqu’au jour où il mourait et qu’il devint “ Grand-Papoutch ”. Le soir, avant de partir en chasse, renards et renardeaux se réunissaient en cercle et glapissaient son nom, alors la voix de Grand-Papoutch leur répondait du fond de la caverne comme s’il appelait de l’au-delà et cela leur donnait de l’allant pour courir la campagne.

D’autres fois, c’est son image que la caverne renvoyait dans le rêve de l’un ou l’autre. Le dormeur se réveillait en glapissant son nom, toute la troupe en était émerveillée et venait complimenter le rêveur en lui léchant l’anus et lui apportant de quoi becqueter.

Bref, ce qu’avait établi le professeur Goupil, c’est que les renards ont une spiritualité et que celle-ci est favorisée par le lieu-même où ils célèbrent leur culte, je veux parler de l’écho qui revient de l’au-delà dans lequel vit Grand-Papoutch.

Des noms, de l’écho pour les répéter, des rêves qui sont l’écho des disparus, voilà ce à quoi le professeur Goupil, ce salopard, voulait réduire la spiritualité. Mais que l’on se rassure, cette thèse à la con ne verra jamais le jour, je m’en porte garant.

Quand le père José eut bâti son église sur les pierres de la carrière, il se passa ce qui arrive à toute grotte occupée par des groupes sociaux successifs : un culte chassa l’autre et le professeur Goupil n’en fut pas autrement affecté.

Les renards déménagèrent pour sauver ce qui restait de Grand-Papoutch, un écho affaibli le soir au fond des bois, et ils disparurent des observations du professeur Goupil. Son étude sur les renards de la carrière souterraine avait atteint son terme. Il retira son matériel car les groupes humains ne s’observent pas comme les communautés de renards et l’évêque aurait pu lui chercher des crosses et le faire mettre, lui-même, en observation.

En lieu et place des glapissements, les voûtes renvoyaient maintenant le nom de la Sainte Vierge et les grincements de l’harmonium et peut-être aussi d’autres sons car Joseph Barberaz, même transporté de piété, y avait ses habitudes matinales. Mais les

carrières pouvaient tout entendre, le moindre son y était destiné à élever votre âme.

Il y a des lieux où quand on pète, c'est déjà du grégorien !